

26 septembre 2009 : *Ouverture du cycle par les responsables*

Virginia Hasenbalg¹ :

Nous nous sommes donc réunis avec Jorge et Henri et on a décidé de faire cette première séance en vous présentant les questions de chacun de nous, des questions que nous nous posons par rapport au séminaire à l'étude.

En ce qui me concerne, vous savez peut-être que mon insertion dans ce groupe de topologie mathématique a démarré avec la question de l'infini et Cantor. Ceci dans un arrimage clinique, dans la mesure où les questions sont apparues à partir des séminaires de Melman sur l'hystérie, la névrose obsessionnelle et des articulations autour de la jouissance Autre. C'est dans son enseignement que Melman va employer la distinction entre l'infini potentiel et l'infini actuel. C'est après-coup donc que j'ai trouvé ces références aussi chez Lacan, et pour tout vous dire, dernièrement, j'ai trouvé un petit ouvrage de topologie qui a comme sous-titre « *la maîtrise de l'infini* ».... « *la topologie comme maîtrise de l'infini* ». Je vous en dirai un peu plus long plus tard.

Alors, dans les articulations de Melman que je suis allée revoir ces derniers jours, ces passages de l'infini potentiel à l'infini actuel sont intimement liés à la question de la castration. Alors voilà : qu'est-ce que la castration ? C'est ma question. Elle est très présente dans le séminaire « Encore ». Qu'est-ce qu'on peut en dire ? Comment l'articuler ? Quel est le rapport donc avec les mathématiques. Et voilà....Est-ce quela castration instaure-t-elle le manque ? Ou est-elle une façon de faire avec le manque, en instaurant une perte ? Ma question c'est : est-ce que la castration ce n'est pas une opération qui introduit un subterfuge, le subterfuge de la perte pour s'affranchir, le mot est un peu fort, de la question du manque qui est posée par la structure.

Alors, castration de la mère pour Freud et la reprise au niveau du manque dans l'Autre, au niveau du trou dans l'Autre, c'est-à-dire la question de l'incomplétude, par Lacan. Il suffit qu'un signifiant soit posé comme manquant dans l'Autre pour que se produise l'entame qui fait déchoir la figure maternelle de sa toute puissance. L'enfant découvre qu'elle désire, il se pose la question de son désir à elle, dans les intervalles, dans les trous qu'il trouve dans la chaîne signifiante. La place du sujet est donc dans ce trou, dans cet intervalle où il peut se poser la question : elle dit ça, mais qu'est-ce qu'elle désire ? La question du désir de l'Autre et l'angoisse qu'elle suscite est le passage obligé pour que le sujet accède à son propre désir. Mais quelle est la nature de ce trou dans la chaîne ? C'est déjà le Phallus, le Phallus en tant que réponse à la question du désir de l'Autre. C'est un symbole donc qui fait tenir le trou en tant que tel, qui le colonise dit Melman, qui produit un effet de bord. Rappelez-vous du bâton dans la gueule du crocodile...

La castration est un passage offert au sujet, qui peut l'introduire à l'assurance que ce symbole, commun aux parlêtres est bien là.

Mais ce que l'on peut dire de ces temps immémoriaux des origines du rapport avec la mère se joue bien sûr dans l'actuel du sujet dans son rapport à l'Autre. Vous voyez que le passage de l'historicité à la structure se joue dans ce qu'on peut saisir en s'imaginant l'enfant dans le rapport à la mère, dans le rapport au désir de l'Autre. Mais tout cela est actualisé dans la vie de couple lorsqu'un homme peut se poser la question du désir de l'Autre chez une

¹ Transcription : Frank Salvan ; relecture : Monique de Lagontrie

compagne, dans la mesure où une femme est sensée se placer dans ce lieu de l'Autre si on fait foi donc à l'enseignement de Melman.

Alors, son rapport à l'Autre, et bien, si on est en analyse, ce rapport à l'Autre, on aura affaire à lui dans la cure. S'il est en analyse, c'est l'analyste, qui par définition va se taire. Il assure là le bâton qui empêche que les mâchoires se referment, pour que le patient puisse se poser la question de son désir, hein ! Pour que la question du désir, qui est restée en souffrance depuis l'enfance, puisse se déployer. C'est une actualisation dans le transfert de ce qui est resté en souffrance depuis les temps de sa constitution comme sujet.

L'infini potentiel règne dans la névrose donc, lorsque l'objet *a* en tant qu'objet de sacrifice demandé par l'Autre (cette dimension d'objet de sacrifice demandé par l'Autre est aussi articulée par Melman) est retenu par le sujet. Ce qui est cocasse c'est que l'analyse met le sujet devant cet objet qui est représenté par l'analyste.

Vous voyez le malentendu : le patient s'adresse, lors de la cure, au grand Autre, il lui attribue l'injonction de ce sacrifice. Mais l'analyste, pour bien se repérer dans son travail doit, bien sûr, repérer d'une part la nature de ce grand Autre pour le patient, celui auquel son patient s'adresse, c'est la question du transfert, tout en restant d'autre part bien amarré, si l'on peut dire, à cet objet *a* qu'il représente, à ce reste produit par la parole. C'est la seule façon de ne pas se prendre pour un *démiurge*, comme le dit Lacan.

Alors, la question pour moi est celle de l'effet symbolique apaisant, civilisateur qu'on peut attendre de ce sacrifice, et ce qui est épineux, si vous me permettez ce signifiant, serait donc que ce sacrifice ne serait achevé que du côté gauche du schéma de la sexuation. La castration, dans son opérativité intégrale, n'aurait lieu que du côté homme, du côté de ceux qui se situent à gauche. Pourquoi ? Parce qu'ils possèdent, en effet, la livre de chair réelle à perdre, destinée à devenir symbole de la signifiante. La castration chez les femmes ne peut pas en faire le tour complet parce qu'elles n'ont pas un organe menacé, à perdre.

L'opérativité de la castration pour Freud est à situer dans une menace qui frappe l'organe réel (voyez *Analyse finie et infinie*). C'est par la peur de cette menace que l'enfant devrait renoncer à l'inceste. Il me semble que chez Lacan il s'agit, en ce qui concerne la castration, d'une opération à accomplir, à un franchissement. On peut dire qu'il s'agit de consentir à lâcher le narcissisme autour de l'organe ou le narcissisme de cette identification à l'objet phallique imaginaire que la mère attend de son enfant et qui colmate donc ce trou dans l'Autre. Il paie de sa personne pour colmater ce trou.

C'est lorsque cet objet est lâché et vous voyez que chez Freud... on peut s'appuyer sur ce que dit Freud... cela se joue dans l'analité, opération qui précède logiquement, ou se superpose à l'enjeu phallique. La question tournerai autour de la réponse à la demande de l'Autre, propre à l'éducation de la propreté, et l'inscription de ce sacrifice ou ce don dans la logique phallique. Comment est-ce que cette réponse, cet acquiescement qui répond à ce que l'Autre attend de nous, s'articule-t-elle à la castration ? Vous savez comment l'obsessionnel va jouir de la rétention, de ce refus de donner à l'Autre l'objet qu'il considère comme objet de jouissance pour la mère. Ceci est à mettre en rapport avec le fait de céder l'objet *a*, dont l'une des formes est l'excrement.

Il y a ici une frontière entre l'analité et la génitalité. C'est une question, c'est imbriqué. En résumé, la névrose obsessionnelle serait la fixation et régression à l'analité, par la rétention de cet objet qui ferait jouir l'Autre. Le lâchage de cet objet inscrit une perte comme partie « précieuse » du corps, certes, mais c'est pour accéder à la puissance du symbolique et du

concept. Ce qui est perdu c'est l'objet retenu censé constituer la jouissance de l'Autre. Ce qui est alors important c'est qu'une fois lâché, cet objet recevrait une sorte de bénédiction phallique. Et l'objet qui s'inscrit ici sous la forme d'une perte d'une partie de soi, se verra attribuer la promesse de faire retour grâce à ce que Freud décrit comme les équivalents de l'objet, et que pour Lacan serait la mise en place du Phallus en tant que pur symbole, ordonnateur de la chaîne signifiante.

Tout signifiant pour un homme pourra alors se référer à ce symbole produit par le consentement à cette perte. Cette opération est celle de

$\forall x \Phi x$ (pour tout x, F de x) dans les formules de la sexualité. Tout signifiant pour un homme a comme référent ce symbole phallique qui s'instaure par ce consentement au sacrifice.

Ajoutons que cette opération est essentiellement liée à l'invention du monothéisme qui met en place l'instance qui demande le sacrifice au delà de toute figuration, et tout en instaurant la primauté de la loi symbolique.

Freud parle de « transfert » de la mère, décrite comme immédiate (elle se trouve dans l'espace euclidien) vers le père, dont la puissance de fécondation (trace de la bénédiction divine) est aussitôt nouée à la puissance même du symbole phallique, et par là, au concept. Vous voyez comment dans ce passage, de la mère au père en termes freudiens... Ce passage, pour revenir au topo d'Henri, c'est le passage du monde sensible au monde de la représentation.

Dès qu'on est dans le domaine de la lettre, du signifiant, on est dans le domaine de la représentation, là où la matérialité est perdue. Quand le rapport du référent au phénomène se perd, il se produit alors ce passage du monde sensible, du monde des phénomènes pour entrer dans, ce que Lacan rappelle et insiste à chaque fois, ce qui est l'ordre du signifiant.

Pour revenir au trou dans l'Autre, l'enfant perçoit dans la parole échangée entre ses parents que c'est le Phallus le référent de tout ce qu'ils peuvent raconter et que ce référent le renvoie à l'énigme de la sexualité, aux bruits étranges qu'il entend dans la chambre de ses parents.

C'est notre façon de cerner le réel, pour revenir au topo d'Henri.

La logique propre à l'infini potentiel ne cesse, par contre, ne cesse d'entretenir une logique de la demande qui attend en retour quelque chose d'autre, quelque chose de palpable, un objet réel, quelque chose d'*entifié*, dans l'immédiateté, alors que la castration donne accès au maniement assuré du concept ou à l'injonction pacifiante de jouer le jeu d'un pacte symbolique en payant le prix d'accepter qu'on rentre dans le domaine du semblant, de la discursivité.

Si le sujet ne consent pas au sacrifice ou y consent à moitié, l'objet inatteignable retenu en bout de chaîne est maintenu alors présent en tant qu'objet réel dans un espace euclidien, donc mis à distance, par exemple, dans le cas de l'obsessionnel, ou présent à la maison chez l'alcoolique ou chez le toxicomane ; il y a un appel à ce qu'il y ait un objet réel, présent dans l'espace.

La castration exige que le sujet acquiesce à la perte et ceci ne peut se faire qu'à partir de la valeur accordée à l'instance qui réclame le dit sacrifice. Cette opération, dans notre culture, a été marquée d'une façon radicale par le Nom du Père.

J'arrive enfin à ma question. Comme vous le voyez, je n'ai parlé que du

$\forall x \Phi x$

Comment donc introduire la question du féminin et du pas-tout ? Parce que de son côté, il n'y a pas de livre de chair à sacrifier.

Qu'est-ce qu'elle a à perdre une femme ? Ce qu'elle craint de perdre, dit Freud dans *Inhibition, Symptôme et Angoisse*, c'est l'amour ! Vous voyez, c'est une autre paire de manches...

Il faut savoir que ce qui pose problème à l'hystérique, c'est justement l'absence de cette frappe qui marque son partenaire. Le vrai privilège, s'il en est un, ce n'est pas le bout de chair mais le rapport consacré au Phallus comme symbole.

Elle n'est pas contente parce que la castration chez elle n'opère pas d'une façon complète, ne fait pas le tour complet. Elle voudrait qu'il y ait un coup le maître qui vienne vraiment mettre de l'ordre, pour reprendre ce que disait Henri. Elle voudrait elle aussi avoir un accès aisé à ce symbole. On pourrait faire un recensement de tous les subterfuges de l'hystérique pour suppléer à cette absence de castration « en bonne et due forme » chez elle.

Cela ne veut pas dire qu'elle échappe à la castration - elle serait folle sinon. Certes, un grain de folie peut être très féminin. Mais le problème avec l'hystérique c'est que justement, ce semblant, elle le refuse. Rappelons qu'on ne peut accéder au semblant qu'à partir du discours, il faut pour cela accepter que nous sommes dans le monde de la représentation.

J'attends donc de la relecture du séminaire *Encore* de mieux cerner ce qu'il en est de la castration chez les femmes, de ce qui met les femmes au pied du mur du réel et de l'impossible.

J'aimerais mieux cerner cet espace sans limites, sans bornes qui les concerne et l'évaluer à partir de la clinique, non pas comme un fait symptomatique, mais comme un fait de structure. Comment est-ce que les femmes se débrouillent avec ce rapport à l'impossible, ce rapport au réel qu'elles doivent représenter. J'aimerais distinguer, s'il y a lieu, ce qu'il en est de son arrimage phallique, celui qu'elle trouve chez son partenaire, quand elle en a un, de l'arrimage phallique qu'une femme peut conserver de sa relation à son père, et pourquoi pas, à Dieu. Voir les mystiques. Autrement dit, jusqu'à quel point le mariage avec le changement de lignage et de patronyme qu'il implique la détache-t-elle du père comme porteur de l'idéal.

Pour conclure, si l'on suit l'enseignement de Charles Melman, l'infini actuel est promis à celui qui consent à traverser l'opération de la castration. De là on peut cerner cette introduction d'une borne inatteignable dans un système qui peut se fermer, c'est ça la question du phallus, c'est cet infini, cette borne inatteignable à l'intérieur du système.

Cette opération serait frappée d'incomplétude chez les femmes, qui demeurent donc partiellement liées à un système logique ouvert, sans limites et dont tous les signifiants ne renverraient donc pas nécessairement au phallus. C'est ça qu'a dit Melman au séminaire d'été ; ce n'est pas seulement qu'elle ne peut rien dire, mais qu'elle peut dire des choses qui ne se réfèrent pas nécessairement au phallus. Vous voyez comment, à partir du schéma de la

sexuation, pour un homme (tout $\forall x \Phi x$) tout mot prononcé renvoie nécessairement au phallus, à son référent assuré. Mais une femme peut, pourrait, si j'ai bien entendu, une femme pourrait faire usage du signifiant sans nécessairement avoir comme référent sans qu'il ait référence au phallus. (Est-ce cela le grain de folie ?)

Je dirai que l'on peut s'attendre à une tempérance de l'hystérie lorsque le sujet féminin prend la mesure structurale de cette incomplétude. Si l'on revient au séminaire de Ch. Melman sur l'hystérie, elle se rendrait coupable du défaut du système. Elle prendrait cette incomplétude structurale comme étant sa faute.

Or, cette incomplétude est justement ce qui fait appel à la fonction phallique pour la border, fonction phallique qu'elle peut trouver chez le partenaire ou chez le papa, chez un grand frère, chez l'homme, ou dans le concept tel qu'il est manié par ceux qui sont marqués par la castration dans un $\forall x \Phi x$.

Alors voilà, ma question est celle de la confrontation donc d'une femme à l'impossible, au réel propre à sa condition, et qu'elle pourrait lire autrement que comme la conséquence d'un traumatisme. Dès qu'on parle d'une subjectivité organisée à partir d'un traumatisme, il y a nécessairement la soif de trouver le malfaiteur, celui qui serait à l'origine de ce défaut, papa ou Dieu, peu importe. C'est toujours un homme bien sûr incapable de faire régner un ordre absolu pour tous. Elle appelle donc à une figure encore plus puissante pour qu'il puisse instaurer un monde où tous seraient logés à la même enseigne.

C'est ainsi que je lis ce que dit Melman sur l'hystérique : elle veut que tout le monde soit logé à la même enseigne. Mais laquelle ? Celle de la castration lui paraît trop molle, ou trop injuste. Elle voudrait donc imposer celle de la privation, qui est son lot à elle, son rapport au manque, à l'impossible, au réel. Ce qu'elle ne veut pas savoir, c'est qu'une moitié des parlêtres est régie par la castration et de ce fait ordonnée par le phallus dans le $\forall x \Phi x$.

Vous voyez, je jongle à partir de la difficulté posée par l'hystérique et ce que Lacan est là en train de nous donner à droite du schéma, comme repère structurale de la féminité.

Et on voit surgir l'importance des mathématiques (l'incomplétude) pour qu'on puisse repérer des faits structuraux qui permettraient de sortir du culte du traumatisme.

Si l'hystérique souffre de jalousie, c'est qu'elle attribue un privilège à la norme mâle. Je vous propose ça ; certes il est difficile d'admettre que sa condition de femme la contraint à se coltiner à un réel, confrontation qui serait plus ou moins épargnée grâce à la castration, qui en fait de sa femme la représentante plus ou moins civilisée.

La clinique nous montre que, même si on est une femme, dans la cure, on peut passer d'un état d'effolement produit par l'affrontement avec ce qui se présente comme un réel, comme un manque sans bords, vers une état d'apaisement lorsqu'une interprétation juste permet de situer les choses dans le registre de la perte. Passe-t-on du manque à la perte ?

Les femmes, elles ont affaire à cet S de grand A barré – à ce trou dans l'Autre. Le refoulement originaire, le réel, l'impossible, c'est son lot ! Peut-être une cure c'est le processus qui peut éventuellement amener à ce que tout cela soit vécu d'une façon structurale, et non pas traumatique.

C'est alors qu'elle peut accéder à la dite castration, qui, chez l'homme, lui fait injonction de se présenter comme un réel, mais comme un réel civilisé. Si elle veut être l'objet pour son partenaire, elle va devoir représenter un réel, mais pas n'importe quel réel, mais un

réel qui se prête à se nouer. Mais si elle veut être aimée, ce qui est le lot des femmes en général, elle a intérêt à faire valoir cette... disgrâce, c'est le mot qui m'est venu... elle a intérêt à faire valoir ce destin, comme étant un fait de structure qui la concerne.

Ce n'est peut-être qu'à partir de là qu'elle accède à ce que ce rapport au réel et à l'impossible n'épargne personne. Je veux dire par là, que même si les hommes sont assurés d'une logique à partir de la castration, et que c'est très bien comme ça, ce que je vais essayer de voir, de travailler c'est comment cette assomption du réel n'est pas exclusivement un privilège du féminin

Voilà pour mes questions. Je ne sais pas si vous avez une ou deux remarques, sinon je vais aussitôt passer la parole à Jorge.

Maya Malet : Un privilège ou une disgrâce ?

Virginia H.-C. : Tu vois comment on imagine comme on peut des faits de structure.

Intervenante : Juste un petit mot, pour dire que c'est intéressant la façon dont tu as mené les choses puisque traditionnellement, on disait que, dans le Paris des années 10, on disait que au contraire, les femmes étaient dans un rapport à la perte, à la séparation particulièrement difficile et toi tu mets la perte du côté masculin. Donc c'est bien, ça renouvelle un peu les choses. Et sinon, je me disais en t'écoutant que on est malgré soi dans l'abord d'*Encore* ou des formules de la sexualité, on est malgré soi pris par cette tentation d'une dualité côté homme, côté femme, alors qu'on aurait sans doute intérêt, et je crois que tu l'as fait sans le dire vraiment, à considérer qu'il y a quatre formules...

V. H.-C. : ... qu'il y a quatre ?

Intervenante : Il y a quatre formules, et ça n'est pas une dualité ; ça a rapport à quatre modalités

V. H.-C. : Tu parles des formules en haut ? [I : Oui] .Je ne fais que rappeler, parce que ça lui est dû, le travail de Ana-Sosa Hébert, qui est venue ici parler aux *Mathinées*. Le sujet est extrêmement complexe, mais elle a montré comment ça circule en haut, comment ça passe de l'indécidable au nécessaire, du nécessaire au possible...Il y a dans les quatre formules en haut une boucle qui circule. c'est la dernière leçon du *Savoir du psychanalyste*. Ce n'est pas figé, il y a un mouvement ; c'est pour ça qu'on ne peut pas dire qu'un homme ne soit pas amené à se confronter au réel, si la castration ne le protège pas complètement du réel, bien sûr.